



REVUE DE PRESSE #1



**PEACE TO US IN OUR DREAMS**  
**SHARUNAS BARTAS**



Visages et paysages. C'est l'été, le soleil caresse, ce qui est rare chez le grand cinéaste lituanien Sharunas Bartas (*Few of us*, en 1996). Un père, sa fille et sa compagne violoniste vivent sur fond de campagne. Chacun vaque à sa solitude. La torpeur et le silence dominent. La mère et la fille expriment leurs doutes, parfois leurs peurs. Les rares mots du père se veulent rassurants. Mais un fusil de chasseur a été volé par un jeune gars du coin, un drame s'annonce...

Une séquence sublime parmi d'autres : la compagne du père rend visite à la voisine, une fermière colérique. Les deux trinquent, se parlent sans s'écouter. Ellipse. Retour sur la jeune femme, dans le crépuscule, pétrifiée, visage de zombie renversé en arrière. Est-elle morte? Juste ivre morte. Puis, elle s'ébroue, comme un animal, en même temps qu'émerge une mélodie au violon...

— **Jacques Morice**

| Lituanie (1h57) | Avec Ina Barija Bartaite, Lora Kmieliauskaite, S. Bartas.

**FREE LOVE**  
**PETER SOLLETT**



Une du gue le grand am teinte d'un c ner une actio conjointe ai aurait un ép

De cette mariage pou 2015 aux Et Peter Sollett tire plus qu pleurnicha diennes qui l'émotion ( Page), il fa contre la dis une histoire ciers, hété toyens ou e différents, Cette vérité une belle ré

— **Frédéric S**

| *Freeheld*, Et

| Avec Julian

Michael Sha

# Le Monde

## « Peace to Us in Our Dreams » : une beauté mélancolique balte



Le film lituanien, russe et français de Sharunas Bartas, "Peace to Us in Our Dreams". NORTE DISTRIBUTION

L'AVIS DU  
« MONDE » —  
POURQUOI PAS

Il y a d'abord des biches apeurées par des détonations dans un sous bois. Puis un concert dans un endroit magnifique, où une jeune violoniste au visage intense s'arrête en plein milieu de sa partition. Tout cela est très beau, très mystérieux. L'harmonie brisée donne ainsi le ton de ce film, qui semble partir sur des pistes inconnues. Mais Sharunas Bartas donne rapidement le signal du rapatriement dans ce lieu d'élection de son cinéma :

une maison de campagne. Là où pour lui, manifestement, le monde se décante, s'offre à l'infinie contemplation, au rapprochement d'avec le mystère, à la tentative de comprendre les raisons qu'auraient les hommes, ivres d'alcool, de silence, de coups et de tendresse, de vivre ensemble.

### Elégie atone

Dans *Peace to Us in Our Dreams*, c'est Sharunas, quinquagénaire aux cheveux clairs rentré profondément en dedans de lui-même, qui s'y colle, avec ses proches. Sa jeune et gracieuse compagne, Lora Kmieliauskaite, la violoniste du début. Et sa fille, l'adolescente au regard vrillé Ina Marija Bartaite, dont les familiers de l'œuvre de Bartas savent qu'elle est aussi celle de l'actrice Katia Gobuleva, qui fut la compagne et l'égérie de Bartas avant de quitter ce monde.

C'est son image, entraperçue sur une vidéo que manipule Bartas, qui donne le « la » de ce film inquiet et mélancolique, qui conditionne, pour la première fois chez le cinéaste, une manière d'autofiction. Mais à la Bartas. En peu de mots, avec des acteurs qui tiennent lieu de signes, des phrases sibyllines, des lumières sacrées, un récit opaque, un monde à la fois immobile et convulsionnaire, où les vieux paysans se tabassent et où leur fils joue la fille de l'air. Impavide parmi ses femmes qui lui demandent de l'aimer, Bartas, organisateur de cette élégie atone, continue donc, plus que jamais aujourd'hui, de regarder battre le monde autour de son ineffable douleur.





"Peace to Us in Our Dreams", un film de et avec le cinéaste lituanien Sharunas Bartas. NORTE DISTRIBUTION

Alors que son nouveau film, *Peace to Us in Our Dreams*, sort en salles mercredi 10 février, Sharunas Bartas, réalisateur lituanien mélancolique et pointu, est sous les feux d'une actualité groupée. Projection de son œuvre au Centre Pompidou, exposition de ses photographies au Passage de Retz, parution d'un ouvrage à lui consacré, sous la direction de Robert Bonamy. On se représente peut-être mal qui est Bartas, et ce qui lui vaut conséquemment ces honneurs. Allons au plus simple : à 51 ans, dont trente de « carrière » cinématographique si ce mot avait le moindre sens le concernant, ce Lituanien fait partie de la fraction ultraradicale de la cinéphilie mondiale. Sous le signe de la puissance plastique et du débridé narratif, il donne la main au Thaïlandais Apichatpong Weerasethakul, au Philippin Lav Diaz, au Portugais Pedro Costa, à l'Argentin Lisandro Alonso, au Hongrois Bela Tarr, au Russe Alexandre Sokourov, pour ne citer que les plus réputés.

### Note intimement douloureuse

Parmi cet aréopage qui ne se distingue pas particulièrement par sa joie de vivre, la note Bartas est, sans doute, la plus sombre, la plus farouche, la plus intimement douloureuse. Sa reconnaissance n'en fut pas moins immédiate, portée par une frange déterminée de la critique et par certains pairs, tels que Claire Denis ou Leos Carax, qui le feront d'ailleurs tourner comme acteur (la première dans *Les Salauds*, le second dans *Pierre ou les Ambiguïtés*).

Formé à l'école cinématographique russe, ses premiers films datent du mitan des années 1980. La chute de l'URSS précipite l'épure de son cinéma, avec la construction de son propre studio dans les bois proches de Vilnius, et l'organisation d'une autonomie créatrice qui, quand bien même elle s'accommoderait d'un producteur (ce fut quelque temps le cas avec Paulo Branco), lui permet de filmer comme écrivait un poète, opération non sans beauté (liberté) et non sans risque (solipsisme).

### Katerina Goloubeva, son égérie

A ce jour, huit longs-métrages sont nés de ce principe. Les trois premiers – *Trois jours* (1991), *Corridor* (1994) et *Few of Us* (1995), tournés entre Kaliningrad, Vilnius et chez les Tofolars de Sibérie – sont des chocs esthétiques inoubliables. *Chroniques* silencieuses d'un univers qui s'effondre, portraits de personnages murés en eux-mêmes, projections mélancoliques de l'âme dans la matière même du monde, dispensateurs d'une beauté inattendue et foudroyante, ils sont synchrones des bouleversements historiques de leur temps. Ils révèlent aussi une des plus impérieuses et mystérieuses icônes féminines du cinéma mondial en la personne de Katerina Goloubeva, ex-femme et égérie de Bartas, dont la vie et la mort documentent son cinéma.

Goloubeva partie, et le premier choc esthétique sans doute un peu évaporé chez le spectateur, vient l'époque de la variation sur le même thème. Asthénie muette des personnages, éclairs de violence brute, hiératisme des clairs-obscur, quatre murs et un ciel viennent entoiler cette dialectique à l'arrêt.

Depuis *The House* (1997) jusqu'au récent *Peace to Us in Our Dreams*, on aurait voulu, sur la foi de séquences montrant qu'il peut magnifiquement le faire, que Bartas brise son propre carcan et sorte de lui-même, sans nécessairement avoir à se trahir. *Indigènes d'Eurasie* (2010), faux polar langoureux et bien frappé, aura donné un avant-goût de ce possible, dont rien ne légitime, il est vrai, qu'on le rêve à sa place.

Chaque plan scrute  
une beauté qui  
s'éloigne dans  
un rire assourdi.  
PHOTO NORTE  
DISTRIBUTION



VIOLON

## Sharunas Bartas, l'art de la fugue

Le Lituanien esquisse dans «Peace to Us in Our Dreams» les contours d'un autoportrait endeuillé et désabusé.

Par  
LUC CHESSEL

«Prenez garde! Voici Grosz, l'homme le plus triste d'Europe.» Ainsi s'était proclamé le peintre allemand George Grosz (1893-1959). Le titre étant resté vacant, voici Sharunas Bartas, l'homme le plus triste d'Europe. Et tout est dans l'avertissement, une menace: «Prenez garde!» Un cri, une violente parade, celle de l'absolue nudité qui désarme, *ecce homo*. Le nouveau film du cinéaste lituanien, dont les précédents font l'objet d'une rétrospective au centre Pompidou, à Paris (IV<sup>e</sup>), est un autoportrait et un monde. Une fenêtre et un miroir, tous deux brisés. Dire d'un film qu'il est sincère, c'est d'habitude lui lancer un doux reproche, un prix de consolation. *Peace to Us in Our Dreams* est sincère, et inconsolable. C'est dire s'il est beau. Sa sincérité n'est pas une vertu, mais un scandale. On entend les sièges qui claquent. Qu'ils claquent! Après le film, se lever ne sera plus jamais pareil.

**Fêlure.** Il y a peu de films vraiment tristes. Peut-être *l'Homme à la peau de serpent*, de Sidney Lumet, avec Marlon Brando, et peut-être celui-ci. Triste, non comme une bataille perdue avec l'irréversible, mais par l'épuisement qui s'empare de la main au moment de se saisir du remède. On peut toujours continuer à vivre, c'est ce qui est terrible. Le dire, c'est le scandale de la sincérité. Le voir, l'entendre, c'est à peine possible. Qu'est-ce qu'un

film sincère? Ça n'existe pas, et si ça existe, prenez garde.

Visages, paysages. Il n'y aurait en *Peace to Us in Our Dreams* que cela, si peu? Et leur assemblage, l'apparence d'une paix entre eux, un frémissement qui passe des uns aux autres. Une maison au bord d'un lac, une forêt, une route dans la campagne. Visage d'un homme, le cinéaste Bartas lui-même. Face à lui, le visage d'une très jeune fille, sa fille, Ina Marija Bartaitė. Et celui d'une femme, sa compagne. Un jeune voisin qui fugue, sa mère, des policiers qui le traquent. Un pêcheur, des chasseurs, des campeurs ivres. Il n'y a que ça, et il y a autre chose. Toute une crise, un tremblement de terre qui parcourt les visages, une détresse qui décompose les paysages. C'est le film d'une crise.

Ça commence sur une fausse note. La compagne, violoniste, dérape au milieu d'un concert, fait grincer l'archet sur les cordes, tourne sur elle-même en silence, éclate de rire et prend la fuite. La mélodie se sabote et se brise, la musique se tait pour nous faire entendre qu'il n'y a que du bruit et du silence, et que la fragile ligne de crête entre eux s'effondre à chaque seconde. Tout le film suit cette fêlure. Où chaque parole parle de l'impossibilité de parler. Où chaque plan scrute une beauté qui s'éloigne dans un rire assourdi.

Comment vivre sur la fêlure? C'est le film d'un deuil, à la fois lancé vers nous et retenu, un visage d'actrice vu dans d'autres films qu'on n'avait pas oubliés: *Trois Jours*, *Corridor*, *Few of Us*... Celui de Katerina Goloubeva, dans ces plans que le père retrouve sur la bande d'une petite caméra, et montre à leur fille avant de partir pour le lac.

La force qui triomphe ici à un nom inquiétant: l'inexpressif. Force paradoxale, concentrée. Liquide. Qui gagne sur les visages, sur les larmes, sur le lac, sur la forêt. Sharunas

Bartas n'était peut-être pas ce grand cinéaste de la sensation, de l'émotion pure d'un pur cinéma, celui qui construisait pour nous les montants d'un refuge, le lieu d'un passage du temps. Voici l'homme, le cruel autoportrait, la sourde douleur, et autour de lui: celles et ceux à qui il ne peut rien exprimer. Pas même la tendresse qui est partout, pas même la violence qui la redouble. Le peintre George Grosz non plus, peut-être, n'avait pas voulu être l'homme le plus triste d'Europe, à l'époque de la fin de l'expérience, de toute expérience.

**Vagabond.** Mais c'est là l'héroïsme, l'avertissement, la menace: il ne s'agit pas de s'y complaire, de faire l'épreuve de la beauté du néant, de caresser l'inexprimable. Prenez garde! Voici le héros muet, le corps de l'artiste debout et exténué. Il en appelle à une autre expérience, même si c'est pour la condamner, comme cette fuite mortelle du jeune vagabond. Il en appelle à une sortie, à une fugue, même désespérée. Voici un art qui en appelle à autre chose qu'à l'art, parce que l'art est sincère et inconsolable, qu'il est la plus triste des parades.

Les violons crient et se taisent: c'est un film pour la mère du vagabond, qui préfère les chants populaires lituaniens à Beethoven. C'est pour la colère inaccessible de cette femme. C'est encore un abri pour encore quelques mots, d'une fille à son père, mots trouvés dans la vie, contre la mort. C'est un film pour soi-même et pour tout le monde. Ce monde héroïque, endeuillé, impassible. Une bouteille à la mer, un message de crise: la vie sera toujours moins triste que les films. ◀

**PEACE TO US IN OUR DREAMS**  
de SHARUNAS BARTAS  
avec Sharunas Bartas, Ina Marija Bartaitė,  
Lora Kmieliauskaitė... 1h 47.





# les inRockuptibles

## Peace to Us in Our Dreams

### La Dispute



Écouter

### CINEMA : Danielle Arbid et Sharunas Bartas

Réécouter l'émission ici



### L'Invité(e) de la Dispute

Arnaud Laporte

Retrouvez tous les choix de Sharunas Bartas ici

### Ping Pong



Écouter

### Sepideh Farsi & Claire Denis - Censure et Nature

Autour de la table ce soir la réalisatrice iranienne Sepideh Farsi invitée des « 16e Journées cinématographiques dionysiennes » et Claire Denis qui évoquera le cinéma du réalisateur lituanien Sharunas Bartas.

Réécouter l'émission ici

Ça commence comme un songe, ou plutôt une hallucination. Ce visage magnifique est-il celui de Katerina Golubeva ? Impossible puisque celle qui fut l'actrice, la muse et la compagne de Sharunas Bartas (puis de Leos Carax) est hélas décédée en 2011. L'effet de retour d'un fantôme est saisissant. Puis on comprend que ce superbe sosie est Ina Marija Bartaitė, la fille de Katerina et de Sharunas Bartas. *Peace to Us in Our Dreams* sera donc une forme d'invocation, une ode à l'être manquant, un exorcisme filmique du chagrin.

L'argument fait lui aussi pencher le film vers l'autofiction familiale : une jeune fille, son père et sa compagne (qui n'est pas la mère de la fille) passent un week-end à la campagne. Le père est donc joué par Bartas, la fille par sa fille et on ignore si la compagne fictive est celle du cinéaste dans la vraie vie mais c'est une hypothèse plausible. L'inceste est fort entre la fiction et la réalité et il est renforcé par diverses images de la défunte Golubeva : photos au mur, insert d'un film de famille en super-8 où l'actrice joue avec Ina enfant.

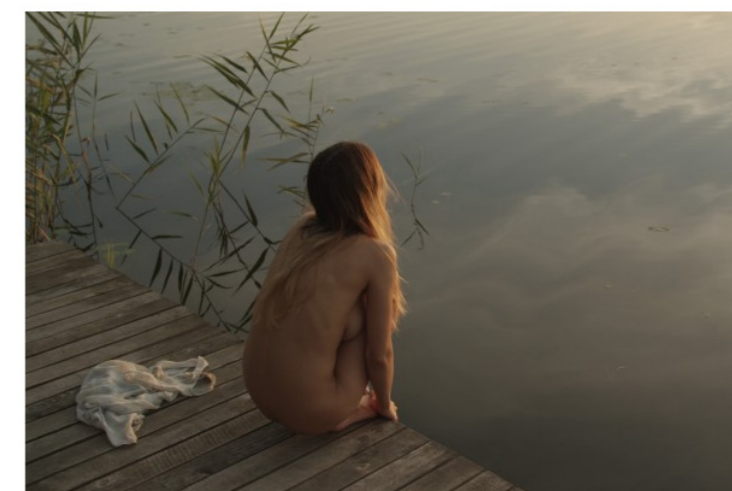
Le Bartas de fiction et Ina adulte visionnent ce film sur un appareil numérique. Compte tenu de ce que l'on sait, ces surgissements de réel sont plus que troublants, bouleversants. Le week-end est propice à une longue introspection familiale où le père tente de verbaliser auprès de sa fille les tenants et aboutissants de leur relation et plus largement de l'existence.

#### Un western en pointillé, Bartas style

*Peace to Us in Our Dreams* est ainsi le plus dialogué de tous les films de Bartas, de loin, ce qui n'est certes pas difficile. Ces nœuds et dénouements familiaux évoquent aussi bien Tchekhov que Bergman. Ils pourraient s'avérer banals, voire indigestes, s'ils n'étaient illuminés par le soleil noir de l'absence de Golubeva et par la puissance poétique et formaliste du cinéaste. Si Bartas se montre plus bavard qu'à l'accoutumée, il n'a rien perdu de son génie du plan, de l'intensité avec laquelle il filme un paysage, un lieu, un visage – surtout quand ces visages sont aussi beaux que le sien ou celui de ses actrices.

Le film installe aussi un malaise latent en opposant la famille Bartas, bourgeois de la ville aux physiques de bogosses, aux paysans du coin, alcooliques, édentés, usés, violents, rappelant le peuple "sans dents" de *Corridor* ou *Trois jours*. Il y a comme une tension à la *Chiens de paille* ou *Délivrance* qui s'ébauche, un western en pointillé, Bartas style. Ce qui fait la beauté singulière et la puissance irréductible de ce film, c'est sa nature de travail de deuil, de chant d'amour laconique à l'être manquant. Bartas prend ici au pied de la lettre l'idée du cinéma comme art spectral. Cocteau disait aussi que le cinéma, c'est la mort au travail. Le cinéaste lituanien tente ici de renverser cet axiome en travaillant contre la mort. Tout contre.

[Peace to Us in Our Dreams](#) de Sharunas Bartas (Fr./Lit./Rus., 2015, 1h47) rétrospective Sharunas Bartas au centre Pompidou jusqu'au 6 mars,



Un trio tchekhovien dans une maison de campagne filmé avec une grande puissance plastique.



par **Serge Kaganski**

le 05 février 2016 à 19h05



LA CHRONIQUE  
CINÉMA  
D'ÉMILE  
BRETON



Francine Béjonde

## Tout le poids des silences

**PEACE TO US IN OUR DREAMS,**  
de Sharunas Bartas,  
couleurs, 1 h 47.

Une jeune femme dit à son compagnon : « Tu ne me parles jamais. » La même jeune femme à une paysanne, sa voisine : « J'essaie de dire quelque chose, mais tu n'entends pas ! » Ou encore, une adolescente, à un garçon de son âge : « Est-ce que tu as quelqu'un à qui tu peux parler sincèrement ? » Silence du garçon. Et, pour finir, mais on pourrait ne pas s'en tenir là, une autre femme, de passage, au même homme : « Tu as du mal à parler. » Silence encore. Inutile d'insister : *Peace to Us in Our Dreams*, de Sharunas Bartas, cinéaste lituanien, est un film sur le non-dit. Ce n'est pas le premier ? Certes, mais ces silences si l'on ose écrire, parlent haut. Un homme, la cinquantaine arrivée, passe un week-end dans sa maison de campagne avec sa fille et sa compagne.

**La texture  
même de son  
orchestration.**

Blanche villa au bord d'un lac aux eaux vertes. La forêt est profonde, les prairies jaunes déjà de la fin de l'été. Tout est dit

en quelques courts panoramiques de la beauté de ce temps de vacance où se laisser vivre, entre baignades et sentiers forestiers. Mais les silences... Ils n'ont pas le sens qu'on pourrait en attendre, ceux du repos, à l'écoute du monde dans l'éblouissement d'un bref été nordique. Ils sont lourds, et inquiètes étaient les questions qui les avaient précédés. Chacun, les trois estivants et le couple de paysans avec un fils, leurs voisins, se referme sur son mal-être, poli pour les premiers, agressifs pour les seconds, aigres querelles d'un couple qui n'a trouvé que l'injure pour mode de communication.

De plus, alors que le temps supposé du film n'est que celui d'un week-end, sa durée en est étirée par le contraste entre le calme du lac aux premiers plans (un coup de feu, prémonitoire, avait pourtant fait fuir un élan) et les mêmes eaux, à la fin, soulevées par le vent, fouettées par la pluie. Toute une saison passée. Tempête lacustre, ou bouleversements humains ? Et l'on ne saurait oublier que, si les personnages ne portent pas de nom, l'homme est joué par Sharunas Bartas lui-même, la fille est sa propre fille, née d'un premier mariage, sa compagne n'est pas une comédienne mais la violoniste qu'on voit au début du film fuir un concert raté. Et encore : avant le départ à la maison de campagne, l'homme montre à sa fille une ancienne vidéo, sur un manège avec sa mère, Katarina Golubeva, morte il y a trois ans et autrefois épouse de Bartas. Comme une autobiographie impersonnelle.

Désespoir ? Rien de plus tonique pourtant que ce film. C'est que, à partir de cette interrogation douloureuse sur une étape de sa vie, Bartas a fait du silence la texture même de son orchestration, entre fragilité des personnages et grandeur de la nature. Soit un film pour spectateur exigeant. ●

## « Peace to us in our dreams » : Bruits et silences au seuil de la forêt

PAR ANNIE COPPERMANN

Remarqué dès son premier film, « Three Days », en 1992, le Lituanien Sharunas Bartas est resté depuis fidèle au style qui en faisait le charme, un mélange très personnel de mystère, de poésie et de métaphysique. Habitué des grands festival internationaux, Cannes surtout, où l'on a pu voir « Few of us », « The House », « Seven Invisible Men », il était à nouveau présent l'an dernier sur la Croisette à la Quinzaine des réalisateurs avec ce huitième film, qu'un silence de cinq ans sépare du précédent. Et l'on retrouve avec le même plaisir son univers, aussi personnel qu'envoûtant. Un univers où les personnages, peu bavards, sont souvent comme en symbiose avec une nature sauvage qui tient un rôle au moins aussi important qu'eux...

C'est, ici, une biche que l'on voit d'abord. En gros plan, elle nous regarde, immobile. Tranquille. Et puis, un coup de feu retentit... On se retrouve alors dans une salle - est-ce une église ? - où, devant un public recueilli, une jeune et belle violoniste donne un récital, accompagnée d'un pianiste. Là encore, tout est calme, et volupté, et puis, sans que l'on sache pourquoi, l'archet dérape, et la musicienne s'arrête brusquement de jouer, se lève et, sans rien dire, s'en va, laissant son pianiste et son public plus que désemparés. On ne saura jamais vraiment pourquoi...

Cette jeune femme a un compagnon, père d'une adolescente avenante, et tous trois partent pour le week-end dans une jolie maison en lisière de la forêt. Là aussi, tout pourrait être idyllique. Mais l'on sent bien que, pour le trio, la paix ne sera peut-être qu'un rêve. Il y a les chasseurs, qui boivent et ripaillent sous les arbres. Et il y a les voisins, peu engageants : un vieux fermier ivrogne, qui, après avoir épié longuement la violoniste partie se baigner nue dans la rivière, manque de tuer sa femme sous les coups une fois rentré dans sa mesure. Ils ont un fils, encore ado, qui préfère s'éloigner, rôde dans les bois avec son chien et chaparde un fusil imprudemment laissé contre un arbre avant d'aller dormir dans une cabane perdue.

Six personnages en quête d'amour ? D'échanges, surtout. Mais ici, la parole est rare. Surtout chez l'homme, qui ne dit jamais rien, ni à sa compagne, ni même à sa fille, réduite, elle aussi, à de longues promenades solitaires en forêt... Difficile d'en dire plus. C'est un film qui n'a pas d'histoire. Tout en sensations. Et en silences. Longtemps. Jusqu'à ce qu'enfin, au dernier tiers, tous se mettent à parler. Les deux ados, qui se sont rencontrés. La violoniste, qui tente une difficile conversation avec la fermière édentée, plus friande de chansons lituanienes que d'airs de Beethoven.

Et, enfin, « l'homme » (ici, personne n'a de nom), longuement - un peu trop, peut-être. Pour tenter d'expliquer à sa compagne, et à sa fille, que leurs interrogations, leurs tourments, font partie de la vie, que chaque humain est un mystère que l'on ne doit pas trop chercher à comprendre. Et que la paix, finalement, ne peut se trouver vraiment sans doute que dans les rêves. Ce dont, ici, le dénouement apporte une preuve à la fois tragique et dérisoire...

### MON AVIS

Tourné près de Vilnius dans une maison que Sharunas Bartas a lui-même habitée, ce film est, et c'est sans doute ce qui ajoute au trouble qu'il procure, très personnel : non seulement Sharunas Bartas interprète lui-même « l'homme » dont il fait un personnage aussi viril, charismatique même, qu'indéchiffrable et troublant, mais il a choisi pour partenaire son actuelle compagne dans la vie, Lora Kmieliauskaite, une authentique violoniste. Et l'adolescente qui interprète sa fille est vraiment sa fille, Ina Marija Bartaite, née de ses amours avec l'interprète de ses premiers films (et plus tard, entre autres, du sombre « Polax X » de Leos Carax), la ravissante Katia Golubeva, tragiquement disparue en 2011 à 44 ans.

Les tourments diffus de leurs personnages, on le sent, ne leur sont pas totalement étrangers. Et le spectateur en perçoit l'authenticité, sans jamais, pour autant, se sentir voyeur. Simplement, à travers leurs visages très souvent filmés en gros plans au sein d'une nature à la fois sauvage et sereine, on parvient à ressentir un peu de leur élégante mélancolie. Encore une réussite du réalisateur aux yeux clairs... ●





## L'harmonie du silence

CINÉMA

*Peace to Us in Our Dreams*, du Lituanien Sharunas Bartas, est une œuvre inquiète, lumineuse et autobiographique.

Christophe Kantcheff

C'est à un vœu de sérénité qu'enjoint le titre du huitième film de Sharunas Bartas : *Peace to Us in Our Dreams* (« Que la paix soit avec nous dans nos rêves »). Ce titre correspond, sans surprise, à une œuvre intranquille. Dont le ton est donné dès les premières images : des cerfs traversent paisiblement un sous-bois quand soudain retentit une détonation dont on ne sait l'origine, un coup de feu qui sème la panique et fait fuir les animaux.

Les films de ce cinéaste lituanien (1) ont pour réputation, méritée, d'être silencieux. Les dialogues y sont contrariés. Le premier échange, ici, est musical. Un pianiste et une violoniste exécutent une pièce de musique de chambre. Bien qu'en concert, la violoniste ne peut retenir un dérapage exubérant qui la dérouta de la partition. Rupture de dialogue, donc.

Autre situation : la violoniste (Lora Kmieliauskaitė), qui, avec son compagnon (interprété par Sharunas Bartas lui-même) et la fille de celui-ci (Ina Marija Bartaitė), occupe une maison de campagne, discute avec une vieille paysanne en train de s'enivrer. Celle-ci lui renvoie à la figure son « *Be-be-be-thoven* » dont elle ne veut rien savoir.

Les mots ne disent pas tout, voire expriment le contraire de ce qu'ils font entendre. Un « *je vais te tuer !* » réitéré ne signifie pas que l'intention affichée est réelle. Pourtant, la terreur est là. Le cinéaste filme des menaces, un meurtre, un délit de fuite. Le monde selon Sharunas Bartas est loin d'être accordé – la musique, encore – même si ses plans de paysages sont d'une beauté calme et lumineuse. Et même si les relations, à l'intérieur du trio, sont sans heurts.

*Peace to Us in Our Dreams* a une dimension autobiographique forte. Ina Marija Bartaitė, la propre fille de Sharunas Bartas, joue à ses côtés. Tous deux regardent des images de Katerina Golubeva, morte il y a cinq ans, qui fut la femme du cinéaste, l'actrice de ses premières œuvres et la mère de la jeune fille. Tout en sensations, le film, à ce moment, palpète d'une mélancolie secrète. Comme lorsque le cinéaste/le personnage souffle à sa fille que douter est normal. Parce que, enfermé en soi, il est difficile d'embrasser la totalité du réel. À cet instant, et pour cette fois, les mots passent, fugitivement. Invitent à se déployer. C'est cet élan de disponibilité que suscite *Peace to Us in Our Dreams*, une disponibilité à l'instant et aux signes, quels qu'ils soient. ■

*Peace to Us in Our Dreams*, Sharunas Bartas, 1 h 47.

(1) Une rétrospective a lieu au Centre Pompidou, à Paris, jusqu'au 6 mars. Vient de paraître : *Sharunas Bartas ou les hautes solitudes*, sous la direction de Robert Bonamy, De l'incidence éditeur, 240 p., 18 euros.

## Peace To Us In Our Dreams

Une jeune violoniste s'interrompt en plein concert, en pleurs, puis part à la campagne avec son homme, taciturne et sage, et la fille de celui-ci...

Inutile de résumer un film du Lituanien Sharunas Bartas ! La valse mélancolique des personnages est surtout prétexte à une méditation superbe et désabusée sur le sens de la vie. Laquelle atteint à des profondeurs et à des beautés déchirantes. Bartas, qui fait tourner sa propre fille et joue le rôle principal, rend aussi hommage au fantôme de sa muse et compagne, Katia Golubeva, qui s'est suicidée en 2011. – D. F.